

Le regard est lointain, absent, soumis ; il semble fixé et, pourtant, aucune lumière ne vient éclairer ces deux grands yeux ouverts sur l'horizon. Les sourcils, épais et grisonnants, restent – eux aussi – imperturbables. C'est à peine s'ils froncent aux clignements des paupières, le seul mouvement encore perceptible qui, de temps à autre, anime ce visage éteint.

Sous une couronne de cheveux poivre et sel, le front est large, puissant, en harmonie avec le nez – long et gros – et le menton, carré.

Les mains sont épaisses, velues ; elles témoignent d'une force hier assurée, aujourd'hui oubliée. La droite repose sur la gauche qui reste fermée.

Sur le mur de la chambre, en guise de décoration, trônent de nombreux petits cadres en bois de chêne affichant des images de papillons aux couleurs variées. Leurs ailes étirées, telles des pétales gorgés de soleil, tentent en vain de fleurir cette peinture uniformément beige.

Et, là, près du chevet de ce grand lit métallique, une photographie, ancienne, suscite la curiosité. Elle représente un homme souriant, debout dans une ruelle pavée. Il est grand, jeune, fort et semble dynamique. Il porte un costume de laine. Les bas du pantalon sont retroussés, laissant apparaître de grosses chaussettes grises. Une casquette recouvre la tête. Au niveau des pieds, en marge, ces quelques mots ont été rajoutés à la plume : LUCIEN, à 30 ans (1948).

Trente ans ; c'est mon âge. Trente ans, c'est jeune et vieux à la fois, c'est un passage, une passerelle qui guide l'insouciance vers la prise de conscience, un écho qui lézarde les rêves.

Trente ans, c'est mon âge et c'est l'âge de Lucien sur cette seconde de vie figée pour l'éternité.

Je réalise soudain que ce vieux monsieur calé dans son fauteuil a, lui aussi, connu l'ardeur de la jeunesse. Une sensation étrange m'interpelle. Des pensées parcourent mon esprit et, de fugaces, elles s'affinent de façon telle que je ne parviens bientôt plus à les balayer de mon indifférence. Je me sens comme tiré d'une scène de vie où les rôles, déjà attribués, sont immuables : je suis le jeune et il est le vieil homme. Il en va ainsi, pour toujours.

Pour toujours ? Mais non, bien sûr, mais à force de trop connaître l'évidence, on finit par la nier. On voile la réalité, on en masque les contours. On retouche les abysses d'une lueur orangée, on estompe les ténèbres. Afin de se rassurer.

Mais cette photo, là, se rappelle à notre mémoire. Elle brise les illusions, nous révèle ce que l'on sait déjà : le Temps accompagne chacun de nos pas sur la route de notre choix. Il n'existe pas d'issue de secours.

Cependant je suis content. Content car désormais mon regard n'a cesse d'osciller entre Lucien le jeune et Lucien le vieillard, comme pour les réunir après une longue séparation. Tant d'années se sont écoulées goutte après goutte, par mégarde tout d'abord, puis par impuissance, presque par lassitude. Il aurait tant de choses à dire, tant d'images à rapporter... s'il pouvait parler, s'il pouvait intéresser.

Cet instant d'attention que je lui porte soudainement m'accorde le sentiment prétentieux de l'avoir ressuscité. Sentiment ô combien erroné puisqu'en lui niant sa dignité c'est chacun d'entre nous qui l'avons tué.

Mais je suis content ; content de le voir renaître à mes yeux en si peu de temps, content de comprendre enfin que l'intérêt engendre le respect, le respect de la vie.

Dehors, la pluie et le vent n'invitent pas à la promenade. De gros nuages gris courent au loin, se faufilant les

uns derrière les autres dans l'embrasure de la fenêtre que la grêle vient cingler au gré des bourrasques. Ils filent dessiner le ciel d'horizons différents l'espace d'un moment avant d'interrompre leur voyage à jamais. Au sol, les feuilles mortes virevoltent gaiement ; elles dansent autour des arbres, tourbillonnent au-dessus des flaques d'eau à l'image de ces enfants en liesse qui jouent sans se soucier du Temps présent.

L'hiver s'apprête à tirer sa révérence. Le mois de mars bourgeonne et montre le bout de son nez, encore hésitant. Il s'étire langoureusement après un long sommeil propice à une vitalité nouvelle qui s'épanouira de naissance en renaissance. La nature patiente, impatiente de se couvrir de verdure et de couleurs sous les chants joyeux des oiseaux heureux. Les prairies préparent leur tapis de velours aux mille pâquerettes tandis que les sous-bois dissimulent encore leurs bouquets de jacinthes. La saison nouvelle approche, se laisse deviner derrière les intempéries. Après quelques tempêtes, un petit sourire du soleil viendra – peut-être – répondre aux espérances et, d'éclaircie en éclaircie la douceur chassera les derniers doutes.

Mais si l'heure présente de jolies promesses à tenir, elle n'en garde pas moins son lainage. La grisaille est bien là, humide. Elle n'a pas dit son dernier mot et se propose d'accompagner le silence de certains soupirs soufflant la dernière bougie. Parfois, la mort prévient, elle rassemble des témoins, source de réconfort. Mais il n'y a pas de liste établie, la vie peut s'éteindre à chaque instant, voilà tout ; un matin, un soir, un midi, une nuit. Après les rires, après la fête, il arrive un jour que tout s'arrête. Dans le bruit ou l'ignorance, cela a peu d'importance.

Y songe-t-il, ce vieux monsieur assis dans son fauteuil ? A-t-il des craintes ou des envies ? Il semblerait plutôt hésiter entre plainte et résignation. A moins qu'il ne garde une place pour l'innocence ? Juste un soupçon, caché, là, derrière ses yeux, comme un secret, une

illusion, une autre dimension qu'il n'appartient à personne de juger.

Les moments qui passent masquent des effluves qui marquent notre corps. En les exhument à plaisir, les saisons réveillent en nous des souvenirs, heureux ou malheureux, discrets ou prononcés, des souvenirs du passé qui interpellent notre avenir, notre vie, notre vécu. Chacun de nos défunts porte la couleur d'un automne, la senteur d'un été, la rudesse d'un hiver. A l'image d'un hommage. Ainsi célébrés, les anniversaires deviennent la mémoire du Temps, cette mémoire, cette pensée qui soulage du néant. Pour un an, pour dix ans, pour toujours ou à jamais, pour un siècle, pour pleurer ou rester gai.

La rivière coule paisiblement, glisse entre les pierres, coupe des villages animés, croise des visages émerveillés, dessine des virages... Car la route est tracée : il y a la source, dont on s'éloigne, et... l'arrivée. Les détours, possibles, sont fantaisistes mais à l'évidence n'autorisent aucun retour.

Dehors, le vent a poussé les nuages chargés de pluie. Petite accalmie dans un ciel triste, tout est nuance en ces jours incertains. On aperçoit plusieurs silhouettes dans la cour d'un bâtiment voisin se hasardant en direction d'un parc paysagé. Promeneurs anonymes, leurs cheveux balaient leur visage, ils profitent de l'instant présent, une écharpe autour du cou. Ils marchent lentement. Une odeur, une image, ils sont venus saluer l'hiver en cueillant les émotions offertes à leur passage. Est-ce un Au Revoir ou sont-ce des Adieux ? Qui a la prétention de savoir ? Même dans un murmure silencieux aucun futur ne se laisse entrevoir. Le temps appartient au Temps et il est venu de sourire au Printemps.

21 Mars 1919. La matinée touche à sa fin. Bientôt le clocher de l'église du village sonnera midi. Du moins si le père Antoine n'oublie pas, car depuis quelques mois, il n'est plus aussi ponctuel qu'auparavant. Ses oublis se répètent et, parfois, les conséquences s'avèrent plus délicates. Le sacristain, quant à lui, est décédé à la fin de l'hiver 1917, emporté par une pneumonie. Il était veuf, un peu caractériel mais savait rendre service, chose précieuse en cette période de guerre où la majorité des hommes valides avaient été mobilisés. Alors, somme toute, midi ou une heure, quelle importance ! Et puis, à ce moment de la journée, le fumet de la soupe chaude du déjeuner peut aisément remplacer par le nez ce qu'évoquent douze coups bien frappés à l'oreille.

Les repas cuisent dans les foyers. Les cheminées animent le paysage de leurs fumées odorantes accompagnées du vol des corbeaux en quête de nourriture. Le ciel est bleu, parcouru de flocons blancs ; le fond de l'air, cependant, reste plutôt frais. Tout semble décrire un matin ordinaire, un matin de paix, certes – et l'on en connaît la valeur désormais – mais un matin de tous les jours quand, soudain, en contrebas du chemin principal, un cri déchire le silence, un cri de douleur, long, pesant. Ensuite, plus rien, pas un bruit durant plusieurs secondes ; seulement l'agitation d'un groupe de femmes sorties hâtivement de leurs maisons. Elles paraissent inquiètes. Des pleurs viennent répondre à leur attente et, contre toute logique, elles se précipitent dans les bras les unes des autres, s'embrassent, rient de bon cœur. Leurs mines réjouies affichent de larges sourires, des larmes aussi. L'atroupement s'est maintenant enrichi de nouveaux arri-

vants. L'un d'entre eux, enfourchant une bicyclette s'exclame ainsi :

— Je vais prévenir sœur Suzanne... et les autres !

D'un ton complice un vieillard lui précise de ne pas trop s'attarder « chez les autres », en ajoutant :

— Sinon tu serais fichu de revenir fêter ça ici sans avoir parlé à sœur Suzanne, ivrogne !

Et l'assemblée de rire de plus belle car l'individu si dévoué soit-il a la réputation de lever facilement le coude. Toutes les occasions sont bonnes pour boire la « goutte », alors une naissance... ! Et qui plus est, la première dans le village depuis la fin des hostilités.

— Le jour du Printemps, vous vous rendez compte ! C'est un petit qui annonce la vie, ça !

Les commentaires fusent de chaque bouche et s'entremêlent formant bientôt un brouhaha incompréhensible mais assurément gai.

— C'est un garçon, c'est un garçon, s'écrie une dame venant à la rencontre du joyeux comité.

Vêtue d'un épais tablier bleu, elle sort de la cour boueuse d'une petite ferme construite en retrait des autres habitations.

— C'est un garçon, tout va très bien. Maman a pris les choses en mains. Je l'ai un peu aidée mais je ne pense pas avoir été indispensable ! Ça s'est passé si vite !

— Ta sœur doit être heureuse, ...Un garçon !

— Elle en a pleuré. Du reste, moi aussi... Elle a choisi de l'appeler Lucien, mais son cher mari hésite encore !

— J'ai hâte de le voir. Ça fait si longtemps que je n'ai pas porté un bébé dans mes bras !

— Je demanderai au Père Antoine de faire tinter la cloche le moment venu, en milieu d'après-midi sans doute. Il faut qu'elle se repose un peu maintenant. Bon, à plus tard, je retourne voir si on a besoin de moi.

— René est parti prévenir sœur Suzanne, au cas où... Toutes nos félicitations à la jolie maman. A tout à l'heure, donc.

Sœur Suzanne est religieuse. Elle n'était ni sage-femme, ni infirmière mais la guerre l'a conduite auprès de nombreuses civières de soldats mutilés. Pour apaiser la souffrance et la peur de sa présence réconfortante tout d'abord – Une main serrée, le recueil des dernières paroles, la promesse d'un courrier à la mère, à l'épouse – puis en participant activement aux soins, variés, formateurs. Et si la paix a rangé les uniformes, ces Messieurs sous leurs chapeaux hauts de forme n'ont pas pensé la douleur des plaies. Les blessures sont restées, ouvertes, orphelines, inutiles. Sœur Suzanne a poursuivi le même chemin, en différentes circonstances, élargissant ses compétences. Elle habite désormais le village voisin distant de trois kilomètres. Dans les environs elle a vite gagné la confiance de ces Briards à la tête dure, devenant une référence en son domaine. C'est en dernier recours que l'on fait appel au médecin dont la visite, onéreuse, déséquilibre le budget. Cependant, chaque fois que cela s'avère nécessaire, sœur Suzanne sait le reconnaître. Elle est aimée et respectée. Alors, par ici, les grands projets de laïcisation, les théories sur l'Eglise, sur l'Etat républicain, ne concernent

personne. Il s'agit plutôt là d'un problème des gens des villes. Le seul concurrent à la messe dominicale – toute proportion gardée – serait le cafetier qui tient place précisément en face.

Le jour se lève sur les pâturages saisis de rosée. La lueur du soleil en éveil illumine ces mille gouttelettes telles des paillettes parsemant un costume de scène. Des perles, des diamants, le trésor se trouve à portée des mains de celui qui sait l'apercevoir sans vouloir l'emporter. Tout au plus pourra-t-il effleurer les pierres précieuses matinales, en saisir la fraîcheur, en goûter la pureté du bout de ses doigts, en garder les images au fond de ses yeux ; avant que la brise ne vienne sécher ces bijoux éphémères.

Les champs s'alignent à perte de vue dans cet embrasement flavescent zébré de pourpre et d'ocre d'où émergent par endroit des lames d'un bleu ébloui. C'est une belle journée qui s'annonce. Mais la splendeur du paysage peinte par l'aurore émerveille seulement Lucien maintenant âgé de quatre ans. Il est fasciné par cette première rencontre avec la nature. Un magicien a lancé des poudres d'or, d'argent et de couleurs sur l'horizon et s'active dès lors à finir son aquarelle ; avant que la lumière ne vienne réveiller le rêveur. Son père, Clovis, marche d'un pas rythmé. Hier, à la tombée de la nuit, il a disposé une dizaine de collets en différents points stratégiques. Il s'affaire désormais à vérifier si la chasse a été bonne. La discrétion est de rigueur ; il convient de ne point trop s'attarder, non pas que l'éventualité de croiser un garde forestier ou une patrouille de gendarmes soit réaliste mais une gibecière bien garnie pourrait susciter quelque jalousie. Il en va ainsi dans le village. C'est une forme de pudeur. Montrer à l'autre que l'on a plus que lui présagerait une rivalité, un sentiment de supériorité offensant. Inutile de blesser la fierté de son prochain ! Clovis le sait et, s'il n'a pas d'ennemis déclarés, il préfère compter sur

son intuition. Ça ne lui a pas été défavorable jusqu'à présent, alors, autant continuer de la sorte se dit-il souvent ! La guerre l'a épargné, du moins en partie. Pourtant, il en a croisé des vies et des visages, des regards et des espoirs. Il a fermé des yeux surpris et fait couler ses larmes. Il a connu la haine et la vengeance, la peur et la tristesse. Le pardon, aussi, quand en mars 1917 un obus l'a dérangé dans son sommeil, lui arrachant ses deux oreilles et ses cheveux à jamais. Les longues journées d'alitement lui ont permis de redevenir humain, à l'intérieur, et c'est là le principal. Le pouvoir de la réflexion lui a rendu son âme en l'emportant sur le physique déchu. Gueule cassée, certes, mais raison vaillante. Quitter l'enfer vivant n'avait pas de prix, cela Clovis ne l'oubliera pas ; sa femme non plus. Beaucoup ne sont jamais rentrés. Désormais il goûte chaque moment que la vie lui offre, chaque battement d'ailes d'un papillon. Tout est prétexte à s'émouvoir, il suffit d'accueillir la beauté pour qu'elle apparaisse, la nature en est pourvue et elle sait se montrer généreuse. C'est ça le bonheur, Clovis le retrouve peu à peu.

Maintenant, il tient la main de son fils et tous deux rejoignent par un chemin boisé la ferme familiale dont on distingue les contours noyés dans la brume. Lucien gardera toujours en mémoire ces escapades complices en compagnie de son père. Elles avaient un goût de liberté, une odeur de simplicité. Plus tard, à l'âge adulte, leur réminiscence calmera les moments de spleen lorsque, souvent, le cœur pressé comme une éponge, il regardera, impuissant, la ville étouffer l'horizon.

La fenêtre ouverte du café laisse s'échapper sur la place des notes de jazz entraînantes. Sous le rebord un banc en pierre lustré en son milieu par l'usure de cent mille paires de fesses reçoit la visite régulière de Lucien qui, posté sur les genoux, ne manque pas une scène du spectacle offert à sa vue. Il digère là une salade de sons, d'images et de senteurs et tente de comprendre les réactions nées de chaque débat. Les idées alcoolisées entaillent les discours plus sérieux avant de rejoindre les auréoles de fumées ondulant le long des lourdes poutres de la salle. Les bouffées de pipes, de cigarettes roulées hâtivement entre les doigts intriguent Lucien qui les compare à des bouchées de pensées inexprimées. Le vin vient teinter des verres souvent vides et parfume les haleines d'une chaleur conviviale. Au sein des discussions le personnage principal s'apparente au chef d'orchestre ; c'est Georges, le patron du bar. Cheveux coiffés en arrière, chemise blanche impeccable, manches retroussées, il trône derrière son comptoir, jongle avec les bouteilles, encaisse les tournées... Bref, il sait tenir sa clientèle et garde toujours un œil, une oreille en éveil. Ici, pas de bagarres : il arbitre, il modère. A l'image du docteur, il représente la réussite et suscite le respect. Comme le docteur, il est le seul à posséder un récepteur radiophonique dans la région. Par contre, contrairement au docteur, il n'a pas d'automobile mais prétend qu'il n'en voit pas l'utilité. Sa charrette et ses chevaux suffisent aisément à la tâche. Il pourrait – il en a les moyens – mais ça ne l'intéresse pas... Aucune objection, pas de contradictions de la part des habitués. Ceux du village voisin, parfois, émettent une note de scepticisme, un brin de rail-